



Maudite soit l'heure où j'eus l'idée de me marier. (Page 309.)

course du sang, — se mit à me gagner peu à peu.

— Tout en blanc? répéta miss Halcombe. Ce qu'il y a de plus essentiel dans la lettre, monsieur Hartright, est renfermé dans les dernières lignes que je vais vous lire immédiatement. Mais je ne puis m'empêcher de m'arrêter à la coïncidence du costume blanc porté par la femme que vous avez rencontrée, avec les blouses blanches qui provoquèrent, jadis, l'étrange réponse faite à ma mère par sa petite protégée. En prédisant que cette enfant verrait disparaître avec l'âge ses infirmités intellectuelles, le docteur n'était pas un oracle infailible. Peut-être n'en a-t-elle jamais guéri; et la fantasque reconnaissance qui la poussait à se vouer au blanc, — sentiment sérieux chez la petite fille, — sera restée un sentiment sérieux chez la femme faite...

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

La maison qu'occupait la famille Firmin était située rue Notre-Dame-des-Champs, dans l'espace compris entre le Luxembourg et le boulevard Montparnasse, à la hauteur à peu près de la rue de Chevreuse. C'était une maison de deux étages, entre cour et jardin.

La famille occupait tout le premier étage. M. Firmin avait fait du second son atelier.

Enlacée de vignes et de roses grimpantes, tapissée de lierre et de chèvrefeuille du haut en bas, cette maison ressemblait bien plus aux

paisibles chalets de la Suisse qu'aux joyeuses villas de l'Italie.

Au moment où commence ce récit, au mois de juin 48., toute la famille Firmin était réunie dans le salon du premier étage. Il était huit heures environ, et on attendait les sept ou huit personnes qu'on avait l'habitude de recevoir tous les samedis.

Voici, pour parler la langue du théâtre, quelle eût été pour un spectateur la mise en scène du premier acte de ce drame.

A gauche, une petite table, sur laquelle travaillait le fils de madame Firmin, jeune collégien de douze ans; à droite de cette table, une seconde table de travail autour de laquelle étaient rangées, dans l'ordre suivant, en partant de la gauche, madame Firmin, Clotilde (nourrice de madame Firmin, de ses sœurs et de son fils) et Cora, jeune fille de dix-huit ans, sœur de madame Firmin.

A droite, à l'autre bout du salon, plongé dans un fauteuil à la Voltaire, s'accoudant à droite, s'accoudant à gauche, se retournant de toutes façons, s'accommodant en un mot pour dormir, M. Firmin, le maître de la maison.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, au front large, aux cheveux noirs, aux sourcils épais, aux yeux bleus. Vêtu d'une grande jaquette en velours noir, le bas du visage éclairé, ou plutôt ombré, par les rayons lointains des lampes, il ressemblait assez à un portrait du Titien ou du Bronzino.

— Maudite soit l'heure où la pensée me vint de me marier, dit-il en se retournant une vingtième fois.

— Cora, dit madame Firmin, qui ne comprit pas le sens de cette malédiction, prends le tabouret qui est devant toi, et va le mettre sous les pieds de ton beau-frère; il n'est pas bien ainsi.

La jeune fille prit le tabouret, et alla le poser doucement sous les pieds de M. Firmin, qui hocha la tête en signe de remerciement; mais cette posture ne parut pas satisfaire encore le dormeur, car il se démena de

plus belle, si bien que madame Firmin lui dit

— Veux-tu un oreiller, mon ami?

— Non, merci, répondit assez sèchement M. Firmin.

— Mais tu es mal à ton aise, insista madame Firmin; pourquoi ne t'étends-tu pas sur le canapé?

— Je te répète que je n'ai besoin de rien.

— Tu n'es pas indisposé? demanda madame Firmin.

— Mais, non, non, non, répéta-t-il d'un air ennuyé, en tournant le dos à la compagnie. Puis, soit qu'il eût enfin trouvé la posture qu'il cherchait, soit qu'il s'accommodât de celle qu'il avait trouvée, il s'endormit après avoir murmuré tout bas: Oh! soins cruels, attentions fatigantes, sollicitude impitoyable! Oh! liberté, ma chère liberté!

Le fils de M. Firmin paraissait avoir, quoique pour un autre motif, le même amour que son père de la liberté, car le travail auquel il était enchaîné était si peu de son goût, qu'il envoya au loin livres et cahiers, en s'écriant:

— C'est assommant!

— Eh bien, Louis, dit sévèrement la mère, qu'y a-t-il donc?

— Mère, c'est une phrase de Salluste, que je ne peux pas comprendre, répondit l'enfant en s'arrachant les cheveux.

— Est-ce une raison pour crier fort et pour s'arracher les cheveux?

— Dis-la moi, mère, répondit l'enfant d'un ton câlin.

— Tu sais que ton répétiteur m'a grondée ce matin?

— Nous ne le lui dirons pas, hasarda l'enfant.

— Un mensonge! Louis, dit madame Firmin en fronçant le sourcil.

— Pardon, mère, je suis malheureux!

Cora, sa jeune tante, regarda madame Firmin et intercèda pour lui.

Madame Firmin se leva, et, allant à l'enfant:

— Voyons, qu'est-ce que c'est? lui dit-elle.

— Voici, mère, répondit l'enfant, en pré-